

[MIA](#) > [Archive](#) > [Plekhanov](#)

G.V. Plékhanov

Sur le rôle de l'individu dans l'histoire

(1898)

Écrit: 1898.

Première publication: *Nauchnoye Obrozhniye*, Nos.3 & 4, 1898.

Source: *Œuvres sélectionnées de G.V. Plekhanov*, Volume II.

Editeur: Lawrence & Wishart, 1961.

Transcrit: John Heckman.

Balisage HTML: John Heckman.

I

Dans la seconde moitié des années soixante-dix, le défunt Kablitz a écrit un article intitulé, *The Mind and the Senses as Factors of Progress*, dans lequel, se référant à Spencer, il a soutenu que les sens ont joué le rôle principal dans le progrès humain, et que l'esprit n'a joué qu'un rôle secondaire, et tout à fait subordonné à cela. Un certain « sociologue estimé » [1*] a répondu à Kablitz, exprimant son amusement et sa surprise face à une théorie qui plaçait l'esprit « sur le pied de bord ». Le « sociologue estimé » avait raison, bien sûr, de défendre l'esprit. Il aurait eu beaucoup plus raison, cependant, s'il avait, sans entrer dans les détails de la question que Kablitz avait soulevée, prouvé que sa méthode même de présentation était impossible et inadmissible. En effet, la théorie des « facteurs » est malsaine en soi, car elle choisit arbitrairement différents côtés de la vie sociale, les hypostase, les convertit en forces d'une sorte particulière, qui, de différents côtés, et avec un succès inégal, attirent l'homme social sur le chemin du progrès. Mais cette théorie est encore moins solide sous la forme présentée par Kablitz, qui s'est convertie en hypostases sociologiques spéciales, non pas les différents côtés des activités de *l'homme social*, mais les différentes sphères de *l'esprit individuel*. C'est un véritable pilier herculéen de l'abstraction; au-delà de celui-ci ne peut aller, car au-delà se trouve le royaume comique de l'absurdité totale et évidente. C'est à cela que le « sociologue estimé » aurait dû attirer l'attention de Kablitz et de ses lecteurs. Peut-être, après avoir révélé les profondeurs de l'abstraction dans lesquelles l'effort de

trouver le « facteur » prédominant de l'histoire avait conduit Kablitz, le « sociologue estimé » aurait pu, par hasard, apporter une certaine contribution à la critique de cette théorie des facteurs. Cela aurait été très utile pour nous tous à ce moment-là. Mais il s'est avéré inégal à sa mission. Il a lui-même souscrit à cette théorie, ne différant de Kablitz que par ses penchants vers *l'éclectisme*, et par conséquent, tous les « facteurs » lui semblaient tout aussi importants. Par la suite, la nature éclectique de son esprit a trouvé une expression particulièrement frappante dans ses attaques contre le matérialisme dialectique, qu'il considérait comme une *doctrine qui sacrifie tous les autres facteurs au « facteur » économique* et réduit à rien le rôle de l'individu dans l'histoire. Il n'est jamais venu à l'esprit du « sociologue estimé » que le point de vue « facteurs » est étranger au matérialisme dialectique, et que seul un qui est tout à fait incapable de penser logiquement peut y voir toute justification du soi-disant *quiénisme*. D'ailleurs, il faut observer que le glissement fait par notre « sociologue estimé » n'est pas unique; beaucoup d'autres l'ont fait, le font et, probablement, continueront à le faire.

Les matérialistes ont commencé à être accusés de trahir les penchants vers le quiétisme avant même qu'ils n'aient élaboré leur conception dialectique de la nature et de l'histoire. Sans faire d'excursion dans la « profondeur du temps », nous nous souviendrons de la controverse entre le célèbre scientifique anglais, Priestley, et Price. En analysant les théories de Priestley, Price a soutenu que le matérialisme était incompatible avec le libre arbitre du concept et qu'il excluait toute activité indépendante de la part de l'individu. En réponse Priestley a fait référence à l'expérience quotidienne. Il ne parlerait pas de lui-même, dit-il, bien qu'en aucun cas le plus apathique des créatures, mais où trouverait-on plus de vigueur mentale, plus d'activité, plus de force et de persistance dans la poursuite de buts extrêmement importants, que parmi ceux qui souscrivent à la doctrine de la nécessité ? Priestley avait en vue la secte religieuse et démocratique alors connue sous le nom de Nécessaires chrétiens. [1] [2*] Nous ne savons pas si cette secte était aussi active que Priestley, qui lui appartenait, pensait-elle. Mais ce n'est pas important. Il ne fait aucun doute que la conception matérialiste de la volonté humaine est tout à fait compatible avec l'activité pratique la plus vigoureuse. Lanson observe que « toutes les doctrines qui appelaient à l'effort suprême de volonté humaine affirmaient, en principe, que la volonté était impuissante; elles rejetaient le libre arbitre et soumettaient le monde au fatalisme ». [2] Lanson avait tort de penser que toute répudiation de ce qu'on appelle le libre arbitre conduit au fatalisme ; mais cela ne l'a pas empêché de constater un fait historique extrêmement intéressant. En effet, l'histoire montre que même le fatalisme n'était pas toujours un obstacle à l'action énergique et pratique; au contraire, à certaines époques, c'était une *base psychologiquement nécessaire à une telle action*. En preuve, nous indiquerons les puritains, qui dans l'énergie ont excellé tous les autres partis en Angleterre au XVIIe siècle; et aux disciples de Mohammed, qui dans un court laps de temps a subjugué une énorme partie du globe, s'étendant de l'Inde à l'Espagne. Ceux qui pensent que la

conviction qu'une certaine série d'événements est inévitable suffisent à causer toute possibilité psychologique d'aider ou de contrecarrer ces événements à disparaître, sont très erronés. [3]

Ici, tout dépend si mes activités constituent un maillon inévitable dans la chaîne des événements inévitables. S'ils le font, alors je vacille moins et plus mes actions sont résolues. Il n'y a rien de surprenant à cela: quand nous disons qu'un certain individu considère ses activités comme un maillon inévitable dans la chaîne des événements inévitables, nous voulons dire, entre autres, que pour cet individu, le manque de libre arbitre équivaut à *une incapacité* d'inaction, et que ce manque de libre arbitre se reflète dans son esprit *comme l'impossibilité d'agir différemment de la façon dont il agit*. C'est précisément l'humeur psychologique que l'on peut exprimer dans les paroles célèbres de Luther : « *Me voilà, je ne peux faire d'autre* », et grâce à laquelle les hommes affichent l'énergie la plus indomptable, accomplissez les exploits les plus étonnants. Hamlet n'a jamais connu cette humeur; c'est pourquoi il n'était capable que de gémir et de réfléchir. Et c'est pourquoi Hamlet n'aurait jamais accepté une philosophie, selon laquelle la liberté est simplement une nécessité transformée en esprit. Fichte a dit à juste titre: « *Comme l'homme l'est, sa philosophie l'est aussi*. »

II

Certaines personnes ici ont pris au sérieux les remarques de Stammler sur la contradiction prétendument insoluble qui est considérée comme caractéristique d'une certaine théorie socio-politique d'Europe occidentale. [4] Nous avons en tête l'exemple bien connu de l'éclipse de la lune. En fait, c'est un exemple suprêmement absurde. La combinaison de conditions qui sont nécessaires pour provoquer une éclipse de lune n'inclut en aucun cas, et ne peut en aucun cas inclure l'action humaine; et, pour cette seule raison, les projets d'aide à l'éclipse de la lune ne peuvent surgir que dans un asile lunatique. Mais même si l'action humaine servait de l'une de ces conditions, aucun de ceux qui ne désiraient vivement voir une éclipse de lune ne le ferait, s'ils étaient convaincus qu'elle se produirait certainement *sans leur aide*, ne rejoindrait l'éclipse de la fête de la lune. Dans ce cas, le « quiétisme » serait simplement l'abstention de toute *action inutile, c'est-à-dire inutile*, et n'aurait aucune affinité avec le vrai quiétisme. Pour que l'exemple de l'éclipse de la lune puisse cesser d'être absurde dans le cas de la partie susmentionnée que nous examinons, il doit être entièrement changé. Il faudrait imaginer que la lune est douée d'un esprit, et que sa position dans l'espace céleste, qui provoque son éclipse, lui semble être le fruit de l'autodétermination de sa propre volonté; qu'elle non seulement lui donne un énorme plaisir, mais est absolument nécessaire pour sa tranquillité d'esprit; et c'est pourquoi elle s'efforce toujours passionnément d'occuper

cette position. [5] Après avoir imaginé tout cela, il faudrait se poser la question: Que sentirait la lune si elle découvrait, enfin, que ce n'est pas sa volonté, et non ses « idéaux », qui déterminent son mouvement dans l'espace céleste, mais, au contraire, que son mouvement détermine sa volonté et ses « idéaux » ? Selon Stammer, une telle découverte la rendrait certainement incapable de bouger, à moins qu'elle ne réussisse à s'extirper de sa situation difficile par une contradiction logique. Mais une telle hypothèse est totalement sans fondement. Cette découverte pourrait servir de raison *formelle* au mauvais caractère de la lune, pour se sentir en harmonie avec elle-même, pour la contradiction entre ses « idéaux » et la réalité mécanique. Mais puisque nous supposons que « l'état psychologique de la lune » *en général* est, en dernière analyse, déterminé par son mouvement, alors la cause de sa tranquillité d'esprit perturbée doit être recherchée dans son mouvement. Si ce sujet avait été examiné attentivement, il aurait peut-être s'est avéré que lorsque la lune était à son apogée, elle s'affligeait du fait que sa volonté n'était pas libre; et quand elle était à son périgée, cette circonstance même servait de nouvelle cause formelle de son bonheur et de sa bonne humeur. Peut-être que le contraire serait arrivé: peut-être aurait-il fini qu'elle a trouvé le moyen de concilier libre arbitre avec nécessité, non pas à son périgée, mais à son apogée. Quoi qu'il en soit, une telle réconciliation est sans aucun doute possible; être conscient de la nécessité est tout à fait compatible avec l'action la plus énergique et la plus pratique. En tout cas, cela a été le cas dans l'histoire jusqu'à présent. Les hommes qui ont répudié le libre arbitre ont souvent excellé tous leurs contemporains en force de volonté, et affirmé leur volonté au maximum. De nombreux exemples peuvent être cités. Ils sont universellement connus. Ils peuvent être oubliés, comme le fait évidemment Stammer, seulement si l'on refuse délibérément de voir la réalité historique telle qu'elle est réellement. Cette attitude est fortement marquée, parmi nos subjectivistes [3*] par exemple, et parmi certains philistins allemands. Les philistins et les subjectivistes, cependant, ne sont pas des hommes, mais de simples *fantômes*, comme l'aurait dit Belinsky.

Examinons cependant de plus près le cas où les actions d'un homme – passé, présent ou futur – lui semblent entièrement colorées par nécessité. Nous savons déjà qu'un tel homme, se considérant comme un messenger de Dieu, comme Mohammed, comme celui choisi par un destin inéluctable, comme Napoléon, ou comme l'expression de la force irrésistible du progrès historique, comme certains des hommes publics au XIXe siècle, affiche une force de volonté presque élémentaire, et balaie son chemin comme une maison de cartes tous les obstacles mis en place par les petits Hamlets et Hamletkins. [6] [4*] Mais cette affaire nous intéresse maintenant sous un autre angle – à savoir, comme suit: Lorsque la conscience de mon manque de libre arbitre ne se présente à moi que sous la forme de l'impossibilité subjective et objective complète d'agir différemment de la façon dont j'agis, et quand, en même temps, mes actions me sont pour les plus désirables de toutes les autres actions possibles, alors, dans mon esprit, la nécessité ne peut pas être identifiée à la liberté et la liberté avec nécessité; et puis, je ne suis pas libre *Mais*

un tel manque de liberté est en même temps sa manifestation la plus complète.

Zimmel dit que la liberté est toujours la liberté de quelque chose, et, là où la liberté n'est pas conçue comme le contraire de la retenue, elle n'a pas de sens. C'est ainsi, bien sûr. Mais cette vérité légère et élémentaire ne peut servir de terrain pour réfuter la thèse, qui constitue l'une des découvertes les plus brillantes jamais faites par la pensée philosophique, que la liberté signifie être consciente de la nécessité. La définition de Zimmel est trop étroite: elle ne s'applique qu'à l'absence de retenue extérieure. Tant que nous ne discutons que de telles restrictions, il serait extrêmement ridicule d'identifier la liberté avec la nécessité: un pickpocket n'est pas libre de voler votre mouchoir de poche pendant que vous l'empêchez de le faire et jusqu'à ce qu'il ait surmonté votre résistance d'une manière ou d'une autre. En plus de cette conception élémentaire et superficielle de la liberté, cependant, il en existe une autre, incomparablement plus profonde. Pour ceux qui sont incapables de penser philosophiquement, ce concept n'existe pas du tout; et ceux qui sont capables de penser philosophiquement ne le saisissent que lorsqu'ils ont rejeté le dualisme et se rendent compte que, contrairement à l'hypothèse des dualistes, il n'y a pas de fossé entre le sujet et l'objet.

Le subjectiviste russe s'oppose à ses idéaux utopiques à notre réalité capitaliste et ne va pas plus loin. Les subjectivistes se sont englués dans la tourbière *du* dualisme. Les idéaux des soi-disant « disciples » russes [7] ressemblent beaucoup moins à la réalité capitaliste que les idéaux des subjectivistes. Malgré cela, cependant, les « disciples » ont trouvé un pont qui unit les idéaux à la réalité. Les « disciples » se sont élevés au *monisme*. Selon eux, le capitalisme, au cours de son développement, conduira à sa propre négation et à la réalisation de leurs « disciples » russes – et pas seulement des idéaux russes. C'est une *nécessité* historique. Le « disciple » sert d'*instrument de cette nécessité et ne peut s'y empêcher*, en raison de son statut social et de sa mentalité et de son tempérament, qui ont été créés par son statut. C'est aussi un *aspect de nécessité*. Puisque son statut social l'a imprégné de ce caractère et de nul autre, il ne sert pas seulement d'instrument de nécessité et ne peut *pas* l'aider, mais il *désire passionnément, et ne peut pas s'empêcher de le faire*. C'est un *aspect de la liberté*, et, en outre, *de la liberté* qui a grandi par nécessité, c'est-à-dire pour la dire plus correctement, c'est la liberté qui est identique à la nécessité – c'est la nécessité transformée en liberté. [8] Cette liberté est aussi à l'abri d'une certaine quantité de retenue; c'est aussi l'antithèse d'une certaine quantité de restriction. Les définitions profondes ne réfutent pas celles superficielles, mais, les complétant, les incluent en elles-mêmes. Mais quel genre de retenue, quel type de restriction, est en question dans ce cas ? C'est clair: la retenue morale qui freine l'énergie de ceux qui n'ont pas rejeté le dualisme; la restriction subie par ceux qui sont incapables de combler le fossé entre les idéaux et la réalité. Jusqu'à ce que l'individu ait gagné *cette* liberté par un effort héroïque dans la pensée philosophique, il ne s'appartient pas pleinement à lui-même, et ses tortures mentales sont l'hommage honteux qu'il rend

à la nécessité extérieure qui lui est opposée. Mais dès que cet individu jette le joug de cette restriction douloureuse et honteuse, il naît pour une nouvelle vie, pleine et jusqu'ici jamais expérimentée; et ses actions *libres* deviennent l'expression *consciente et libre* de la *nécessité*. [8a] Alors il deviendra une grande force sociale; et alors rien ne peut, et rien ne le fera, l'empêcher de

Éclater sur le mensonge rusé
Comme une tempête de colère
divine...

III

Encore une fois, être conscient de l'inévitabilité absolue d'un phénomène donné ne peut qu'augmenter l'énergie d'un homme qui sympathise avec lui et qui se considère comme l'une des forces qui l'ont appelé à être. Si un tel homme, conscient de l'inévitabilité de ce phénomène, pliait les bras et ne faisait rien, il montrerait qu'il était ignorant de l'arithmétique. En effet, supposons que le phénomène *A* doit nécessairement se produire dans une somme donnée de circonstances, *S*. Vous m'avez prouvé qu'une partie de cette somme de circonstances existe déjà et que l'autre partie existera dans un temps donné, *T*. Être convaincu de cela, moi, l'homme qui sympathise avec le phénomène *A*, s'exclame: «Bon!» et puis allez dormir jusqu'au jour heureux où l'événement que vous avez prédit a lieu. Quel sera le résultat ? Les éléments suivants. Dans vos calculs, la somme des circonstances nécessaires pour provoquer le phénomène *A*, comprenait *mes activités*, égales, disons, à *a*. Comme, cependant, je suis plongé dans un profond sommeil, la somme des circonstances favorables au phénomène donné au moment *T* sera, non pas *S*, mais *S – a*, ce qui change la situation. Peut-être ma place sera-t-elle prise par un autre homme, qui était aussi sur le point d'être inactionné, mais qui a été sauvé par la vue de mon apathie, qui lui semblait pernicieuse. Dans ce cas, la force *aa* sera remplacée par la force *b*, et si *a* égale *b* (*a=b*), la somme des circonstances favorables pour *A* restera égale à *S*, et le phénomène *A* aura lieu, après tout, au temps *T*.

Mais si ma force ne peut pas être considérée comme égale à zéro, si je suis un travailleur habile et compétent, et que personne ne m'a remplacé, alors nous n'aurons pas la somme *complète* *S*, et le phénomène *A* aura lieu plus tard que nous ne le supposions, ou pas aussi pleinement que nous nous y attendions, ou il ne peut pas avoir lieu du tout. C'est aussi clair que la lumière du jour; et si je ne le comprends pas, si je pense que *S* reste *S* même après que je suis remplacé, c'est seulement parce que je suis incapable de compter. Mais suis-je le seul à ne pas pouvoir compter ? Vous, qui avez prophétisé que la somme *S* serait certainement disponible au temps *T*,

n'avisiez pas que j'allais dormir immédiatement après ma conversation avec vous; vous étiez convaincu que je resterais un bon ouvrier jusqu'au bout; la force était moins fiable que vous ne le pensiez. Par conséquent, vous aussi, vous avez mal compté. Mais supposons que vous n'aviez pas fait d'erreur, que vous aviez pris en compte tout. Dans ce cas, vos calculs prendront le formulaire suivant: vous dites qu'à l'instant *T* la somme *S* sera disponible. Cette somme de circonstances comprendra mon remplacement comme une *ampleur négative*; et elle comprendra également, à titre *d'ampleur positive*, l'effet stimulant sur les hommes forts d'esprit de la conviction que leurs efforts et leurs idéaux sont l'expression subjective de la nécessité objective. Dans ce cas, la somme *S* sera en effet disponible au moment où vous avez désigné, et le phénomène *A* aura lieu. Je pense que c'est clair. Mais si cela est clair, pourquoi ai-je été confus par l'idée que le phénomène *A* était inévitable? Pourquoi m'a-t-il semblé qu'il m'a condamné à l'inaction ? Pourquoi, en en discutant, ai-je oublié les règles les plus simples de l'arithmétique ? Probablement parce que, en raison des circonstances de mon éducation, j'avais déjà un très fort penchant vers l'inaction et ma conversation avec vous a servi de goutte qui a rempli la coupe de cette inclination louable à déborder. C'est tout. *Ce n'est qu'en ce sens – comme la cause qui a révélé ma flabbiness morale et mon inutilité – que la conscience de la nécessité a figuré ici.* Elle ne peut pas être considérée comme la *cause* de cette flabesse: les causes de celle-ci sont les circonstances de mon éducation. Et ainsi ... et ainsi – l'arithmétique est une science très respectable et utile dont les règles ne devraient pas être oubliées même par – je dirais, en particulier par – les philosophes.

Mais quel effet aura la conscience de la nécessité d'un phénomène donné sur un homme fort qui ne *sympathise pas* avec lui et *résiste* à sa prise de vue ? Ici la situation est un peu différente. Il est fort possible qu'il provoque la vigueur de sa résistance à se *détendre*. Mais quand les adversaires d'un phénomène donné deviennent-ils convaincus qu'il est inévitable ? Lorsque les circonstances qui lui sont favorables sont très nombreuses et très fortes. Le fait que ses opposants se rendent compte que le phénomène est inévitable, et le relâchement de leur énergie, ne sont que des manifestations de la force des circonstances qui lui sont favorables. Ces manifestations, à leur tour, font partie des circonstances favorables. Mais la vigueur de la résistance ne sera pas détendue parmi tous les adversaires; parmi certains d'entre eux, la conscience que le phénomène est inévitable la fera croître et se transformera en vigueur du *désespoir*. L'histoire en général, et l'histoire de la Russie en particulier, ne donne pas quelques exemples instructifs de ce genre de vigueur. Nous espérons que le lecteur pourra les rappeler sans notre aide.

Ici, nous sommes interrompus par M. Kareyev, qui, bien sûr, est en désaccord avec nos points de vue sur la liberté et la nécessité, et, en outre, désapprouvant notre partialité pour les « extrêmes » auxquels vont les hommes forts, néanmoins, est heureux de rencontrer dans les pages de notre revue l'idée que l'individu peut être une grande force sociale. Le digne professeur s'exclame joyeusement: «J'ai toujours

dit cela!» Et c'est vrai. Monsieur. Kareïev, et tous les subjectivistes, ont toujours attribué un rôle très important à l'individu dans l'histoire. Et il fut un temps où ils jouissaient d'une sympathie considérable parmi les jeunes avancés qui étaient imprégnés de nobles efforts pour travailler pour le bien commun et étaient donc naturellement enclins à attacher une grande importance à l'initiative individuelle. En substance, cependant, les subjectivistes n'ont jamais été en mesure de résoudre, ni même de présenter correctement, le problème du rôle de l'individu dans l'histoire. En ce qui concerne l'influence des *lois* du progrès social-historique, ils ont avancé les «activités des individus de pensée critique» et ont ainsi créé, pour ainsi dire, une nouvelle espèce de la théorie des facteurs; les individus à la pensée critique étaient *un facteur* de ce progrès; ses propres lois étaient *l'autre* facteur. Cela a entraîné une incongruité extrême, que l'on pouvait supporter aussi longtemps que l'attention des « individus » actifs était concentrée sur les problèmes pratiques du jour et qu'ils n'avaient pas le temps de se consacrer aux problèmes philosophiques. Mais le calme qui a suivi dans les années quatre-vingt a donné à ceux qui étaient capables de penser le loisir forcé pour la réflexion philosophique, et depuis, la doctrine subjectiviste a éclaté à toutes ses coutures, et même à tomber en morceaux, comme le célèbre manteau d'Acacii Acacievich. [5*] Aucune quantité de patching n'était d'aucune utilité, et les uns après les autres pensaient que les gens commençaient à rejeter le subjectivisme comme une doctrine manifestement et complètement malsaine. Comme toujours dans de tels cas, cependant, la réaction contre cette doctrine a fait que certains de ses adversaires sont passés à l'extrême opposé. Alors que certains subjectivistes, s'efforçant d'attribuer le rôle le plus large possible à « l'individu » de l'histoire, refusaient de reconnaître le progrès historique de l'humanité comme un processus exprimant des lois, certains de leurs adversaires ultérieurs, s'efforçant de faire ressortir plus clairement le caractère cohérent de ce progrès, étaient évidemment prêts à oublier que *les hommes font l'histoire, et par conséquent, les activités des individus ne peuvent s'empêcher d'être importants dans l'histoire*. Ils ont déclaré que l'individu était une *quantité* de grassins. En théorie, cet extrême est aussi inadmissible que celui atteint par les plus ardents subjectivistes. Il est aussi malsain de sacrifier *la thèse à l'antithèse* que d'oublier l'antithèse pour le bien de *la thèse*. Le point de vue correct ne se trouvera que lorsque nous réussirons à unir les points de vérité qui y sont contenus dans une *synthèse*. [9]

IV

Ce problème nous intéresse depuis longtemps, et nous avons longtemps voulu inviter nos lecteurs à se joindre à nous pour y faire face. Nous étions toutefois retenus par certaines craintes: nous pensions que peut-être nos lecteurs l'avaient déjà résolu pour eux-mêmes et que notre proposition serait tardive. Ces craintes ont maintenant été dissipées. Les historiens allemands nous les ont dissipés. Nous sommes très

sérieux en disant cela. Le fait est que récemment, une controverse plutôt vive a été en cours parmi les historiens allemands sur les grands hommes de l'histoire. Certains ont été enclins à considérer les activités politiques de ces hommes comme le principal et presque le seul printemps du développement historique, tandis que d'autres ont affirmé qu'une telle vue est unilatérale et que la science de l'histoire doit avoir en vue, non seulement les activités des grands hommes, et non seulement l'histoire politique, mais la vie historique dans son ensemble (*das Ganze des geschichtlichen Lebens*). L'un des représentants de cette dernière tendance est Karl Lamprecht, auteur de **L'histoire du peuple allemand**, traduit en russe par P. Nikolaïev. Les opposants de Lamprecht l'ont accusé d'être un «*collectiviste*» et un matérialiste; il a même été placé sur un pied d'égalité avec – *horrible dictu* – les «athéistes sociaux-démocrates», comme il l'a exprimé en terminant le débat. Lorsque nous avons pris connaissance de son point de vue, nous avons constaté que les accusations portées contre ce pauvre savant étaient totalement sans fondement. En même temps, nous étions convaincus que les historiens allemands actuels étaient incapables de résoudre le problème du rôle de l'individu dans l'histoire. Nous avons alors décidé que nous avions le droit de supposer que le problème n'était toujours pas résolu, même pour un certain nombre de lecteurs russes, et que quelque chose pouvait encore être dit à ce sujet qui ne manquerait pas totalement d'intérêt théorique et pratique.

Lamprecht a rassemblé toute une collection (*eine artige Sammlung*, telle qu'il l'exprime) des points de vue d'éminents hommes d'État sur leurs propres activités dans le milieu historique dans lequel ils les poursuivaient; dans ses polémiques, cependant, il s'est borné pour l'heure à référencer certains des discours et des opinions de *Bismarck*. Il a cité les mots suivants, prononcés par le chancelier de fer dans le Reichstag nord-allemand le 16 avril 1869:

« Messieurs, nous ne pouvons ni ignorer l'histoire du passé ni créer l'avenir. Je voudrais vous mettre en garde contre l'erreur qui amène les gens à faire avancer les mains de leurs horloges, pensant qu'ils hâtent ainsi le passage du temps. Mon influence sur les événements dont j'ai profité est généralement exagérée; mais il ne viendrait jamais à personne d'exiger que je *fasse l'histoire*. Je ne pouvais pas le faire même en conjonction avec vous, bien qu'ensemble, nous puissions résister au monde entier. Nous ne pouvons pas faire l'histoire: nous devons attendre pendant qu'elle est faite. Nous ne ferons pas mûrir les fruits plus rapidement en le soumettant à la chaleur d'une lampe; et si nous arrachons le fruit avant qu'il ne soit mûr, nous n'empêcherons que sa croissance et le gâcherons. »

Se référant aux preuves de Joly, Lamprecht cite également les opinions que Bismarck a exprimées plus d'une fois pendant la guerre franco-prussienne. [6*] Encore une fois, l'idée qui traverse ces opinions est que « nous ne pouvons pas faire de grands événements historiques, mais que nous devons nous adapter au cours naturel des choses et nous limiter à sécuriser ce qui est déjà mûr ». Lamprecht considère cela comme la vérité profonde et entière. À son avis, un historien moderne ne peut pas

penser le contraire, à condition qu'il soit capable de regarder dans les profondeurs des événements et de ne pas restreindre son champ de vision à un intervalle de temps trop court. Bismarck aurait-il pu amener l'Allemagne à revenir à l'économie naturelle ? Il aurait été incapable de le faire même quand il était à la hauteur de sa puissance. Les circonstances historiques générales sont plus fortes que les individus les plus forts. Pour un grand homme, le caractère général de son époque est « *empiriquement donné la nécessité* ».

C'est ainsi que Lamprecht raisonne, qualifiant son point de vue *de universel*. Il n'est pas difficile de voir le côté faible de cette vision « universelle ». Les opinions ci-dessus de Bismarck sont très intéressantes comme document psychologique. On ne sympathise peut-être pas avec les activités du défunt chancelier allemand, mais on ne peut pas dire qu'elles étaient insignifiantes, que Bismarck se distinguait pour « le quietisme ». C'est à son sujet que Lassalle a dit: «Les serviteurs de la réaction ne sont pas des orateurs; mais Dieu accorde que le progrès ait des serviteurs comme eux.» Et pourtant cet homme, qui a parfois montré une énergie vraiment ferrée, se considérait comme absolument impuissant face au cours naturel des choses, se considérant évidemment comme un simple instrument de développement historique: cela prouve une fois de plus que l'on peut voir des phénomènes à la lumière de la nécessité et en même temps être un homme d'État très énergique. Mais ce n'est qu'à cet égard que les opinions de Bismarck sont intéressantes; elles ne peuvent pas être considérées comme une solution au problème du rôle de l'individu dans l'histoire. Selon Bismarck, les événements se produisent d'eux-mêmes, et nous pouvons sécuriser ce qu'ils nous préparent. Mais tout acte de «sécurisation» est aussi un événement historique: quelle est la différence entre de tels événements et ceux qui se produisent d'eux-mêmes? En fait, presque chaque événement historique est à la fois un acte de «sécurisation» par quelqu'un du fruit déjà mûr du développement précédent et un maillon de la chaîne d'événements qui préparent les fruits de l'avenir. Comment les actes de «sécurisation» peuvent-ils être opposés au cours naturel des choses? De toute évidence, Bismarck voulait dire que les individus et les groupes d'individus opérant dans l'histoire n'ont jamais été et ne seront jamais tout-puissants. Cela, bien sûr, ne fait aucun doute. Néanmoins, nous aimerions savoir de quoi dépend leur pouvoir, loin de la toute-puissance, bien sûr; dans quelles circonstances il grandit et dans quelles circonstances il diminue. Ni Bismarck ni l'érudit défenseur de la conception « universelle » de l'histoire qui le cite, ne répond à ces questions.

Il est vrai que Lamprecht nous donne des citations plus raisonnables. [10] Par exemple, il cite les mots suivants de Monod, l'un des plus importants représentants de la science historique contemporaine en France :

« Les historiens ont trop l'habitude de ne prêter attention qu'aux manifestations brillantes, clameuses et éphémères de l'activité humaine, aux grands événements et aux grands hommes, au lieu de dépeindre les grands et lents

changements de conditions économiques et d'institutions sociales, qui constituent la partie vraiment intéressante et intransigente du développement humain – la partie qui, dans une certaine mesure, peut être réduite aux lois et soumise, dans une certaine mesure, à une analyse exacte. En effet, les événements et les individus importants sont importants précisément comme des signes et des symboles de différents moments du développement susmentionné. Mais la plupart des événements qui sont appelés historiques ont le même rapport à l'histoire réelle que les vagues qui se lèvent de la surface de la mer, brillent dans la lumière pendant un moment et se brisent sur le rivage sableux, ne laissant aucune trace derrière eux, ont jusqu'au mouvement profond et constant des marées.

Lamprecht déclare qu'il est prêt à mettre sa signature à chacune de ces paroles. Il est bien connu que les savants allemands sont réticents à être d'accord avec les savants français et que les Français sont réticents à être d'accord avec les Allemands. C'est pourquoi l'historien belge Pirenne a été particulièrement heureux de souligner dans **Revue Historique** le fait que la conception de l'histoire de Monod coïncide avec celle de Lamprecht. « Cette harmonie est extrêmement importante », a-t-il observé. « Évidemment, cela montre que l'avenir appartient à la nouvelle conception de l'histoire. »

V

Nous ne partageons pas les attentes agréables de Pirenne. L'avenir ne peut pas appartenir à des vues vagues et indéfinies, et telles, précisément, sont les vues de Monod et en particulier de Lamprecht. Bien sûr, on ne peut que se féliciter d'une tendance qui déclare que la tâche la plus importante de la science de l'histoire est d'étudier les institutions sociales et les conditions économiques. Cette science fera de grands progrès lorsqu'une telle tendance sera définitivement consolidée. En premier lieu, cependant, Pirenne a tort de penser qu'il s'agit d'une nouvelle tendance. Il est apparu dans la science de l'histoire dès les années vingt du XIXe siècle: Guizot, Mignet, Augustin Thierry et, par la suite, Tocqueville et d'autres, étaient ses représentants brillants et constants. Les vues de Monod et Lamprecht ne sont qu'une faible copie d'un ancien mais excellent original. Deuxièmement, comme les points de vue de Guizot, Mignet et des autres historiens français l'ont peut-être été pour leur temps, beaucoup de choses en eux sont restées sans élucidement. Ils ne fournissent pas une solution complète et précise du problème du rôle de l'individu dans l'histoire. Et la science de l'histoire doit apporter cette solution si ses représentants sont destinés à se débarrasser de leur conception unilatérale de leur sujet. L'avenir appartient à l'école qui trouve la meilleure solution à ce problème, entre autres.

Les points de vue de Guizot, Mignet et les autres historiens qui appartenaient à cette tendance étaient une réaction contre les points de vue sur l'histoire qui prévalaient au XVIIIe siècle et constituaient leur *antithèse*. Au XVIIIe siècle, les

étudiants de la philosophie de l'histoire ont tout réduit aux *activités conscientes des individus*. Certes, il y avait des exceptions à la règle même à cette époque: le champ de vision philosophique-historique de Vico, Montesquieu et Herder, par exemple, était beaucoup plus large. Mais nous ne parlons pas d'exceptions; la grande majorité des penseurs du XVIIIe siècle ont considéré l'histoire exactement comme nous l'avons décrit. À cet égard, il est très intéressant de parcourir une fois de plus les œuvres historiques de Mably, par exemple. Selon Mably, Minos a créé l'ensemble de la vie sociale et politique et de l'éthique des Crètes, tandis que Lycurgus a rendu le même service à Sparte. Si les Spartiates « rejetaient » la richesse matérielle, c'était entièrement à cause de Lycurgus, qui « descendait, pour ainsi dire, dans les profondeurs du cœur de ses concitoyens et là écrasait le germe de l'amour pour la richesse » (*descendre jusqu'à la direïère dans le fond des citoyens*, etc.). [11] Et si, par la suite, les Spartiates s'éloignaient du chemin que le sage Lycurgus leur avait fait remarquer, la faute pour cela incombe à Lysander, qui les a persuadés que « de nouveaux temps et de nouvelles conditions appelaient de nouvelles règles et une nouvelle politique ». [12] Les recherches écrites du point de vue de telles conceptions ont très peu d'affinité avec la science, et ont été écrites comme des sermons uniquement pour le bien des « leçons » morales qui pourraient en être tirées. C'est contre de telles conceptions que les historiens français de la période de la Restauration se sont révoltés. Après les événements extraordinaires de la fin du XVIIIe siècle, il était absolument impossible de penser plus longtemps que l'histoire était faite par des individus plus ou moins en vue et plus ou moins nobles et éclairés qui, à leur propre discrétion, imprégnaient les masses non éclairées mais obéissantes de certains sentiments et idées. De plus, cette philosophie de l'histoire a offensé l'orgueil plébéien des théoriciens bourgeois. Ils ont été provoqués par les mêmes sentiments qui se sont révélés au XVIIIe siècle dans la montée du drame bourgeois. En combattant les anciennes conceptions de l'histoire, Thierry a utilisé les mêmes arguments avancés par Beaumarchais et d'autres contre l'ancienne esthétique. [13] Enfin, les tempêtes que la France venait de vivre révèlent très clairement que le cours des événements historiques n'était nullement déterminé uniquement par les actions conscientes des hommes ; cette seule circonstance suffisait à suggérer l'idée que ces événements étaient dus à l'influence d'une nécessité cachée, opérant aveuglément, comme les forces élémentaires de la Nature, mais conformément à certaines lois immuables. C'est un fait extrêmement remarquable, que personne, à notre connaissance, n'a souligné auparavant, que les historiens français de la période de la Restauration ont appliqué la nouvelle conception de l'histoire comme un processus conforme aux lois le plus cohérente dans leurs travaux sur la Révolution française. C'était le cas, par exemple, dans les œuvres de Mignet. Chateaubriand a qualifié la nouvelle école d'histoire *de fataliste*. Formulant les tâches qu'il a fixées à l'enquêteur, il a déclaré: «Ce système exige que l'historien décrive sans indignation les atrocités les plus brutales, parle sans amour des vertus les plus élevées et, avec son œil glaciale, ne voit dans la vie sociale que la manifestation de lois irrésistibles en raison

desquelles chaque phénomène se produit exactement comme il devait inévitablement se produire. » [14] C'est faux, bien sûr. La nouvelle école n'exigeait pas que l'historien soit impassible. Augustin Thierry a même dit ouvertement que la passion politique, en aiguissant l'esprit de l'enquêteur, peut servir de moyen puissant pour découvrir la vérité. [15] Il suffit de se familiariser légèrement avec les œuvres historiques de Guizot, Thierry ou Mignet pour voir qu'ils ont fortement sympathisé avec la bourgeoisie dans sa lutte contre les seigneurs temporel et spirituel, ainsi qu'avec ses efforts pour réprimer les exigences du prolétariat montant. Ce qui est incontestable est le suivant: la nouvelle école de l'histoire a surgi dans les années vingt du XIXe siècle, c'est-à-dire lorsque la bourgeoisie avait déjà vaincu l'aristocratie, bien que cette dernière s'efforçait encore de restaurer certains de ses anciens privilèges. La fière conscience de la victoire de leur classe se reflétait dans tous les arguments des historiens de la nouvelle école. Et comme la bourgeoisie n'a jamais été distinguée pour la chevalerie chevaleresque, on peut parfois discerner une note de dureté aux vaincus dans les arguments de ses représentants scientifiques. « *Le fort absorbe le plus faible* », dit Guizot, dans l'un de ses pamphlets polémiques, « *et il est de droit* » (Le plus fort absorbe les plus faibles, et il a le droit de le faire). Son attitude envers la classe ouvrière n'est pas moins dure. C'est cette dureté, qui a parfois pris la forme d'un détachement calme, qui a induit Chateaubriand en erreur. De plus, à cette époque, il n'était pas encore tout à fait clair ce que l'on voulait dire quand on disait que l'histoire était conforme à certaines lois. Enfin, la nouvelle école a peut-être semblé fataliste parce que, s'efforçant fermement d'adopter ce point de vue, elle accordait peu d'attention aux grands individus de l'histoire. [16] Ceux qui avaient été élevés sur les idées historiques du XVIIIe siècle avaient du mal à l'accepter. Les objections aux points de vue des nouveaux historiens ont afflué de toutes parts, puis la controverse a éclaté qui, comme nous l'avons vu, n'a pas pris fin à ce jour.

En janvier 1826, Sainte-Beuve, dans une revue, dans le **Globe** [7*], du cinquième et sixième volume **de l'Histoire de la Révolution française** de Mignet, écrivait comme suit: «À tout moment, un homme peut, par la décision soudaine de sa volonté, introduire dans le cours des événements une force nouvelle, inattendue et changeante, qui peut modifier ce cours, mais qui ne peut pas être mesurée elle-même en raison de sa changeabilité. Il ne faut pas penser que Sainte-Beuve a supposé que des « décisions soudaines » de l'humain se produiront sans cause. Non, ça aurait été trop naïf. Il a simplement affirmé que les qualités mentales et morales d'un homme qui joue un rôle plus ou moins important dans la vie publique, son talent, sa connaissance, sa détermination ou son irrésolu, son courage ou sa lâcheté, etc., ne peuvent s'empêcher d'avoir une influence marquée sur le cours et le résultat des événements; et pourtant ces qualités ne peuvent pas être expliquées uniquement par les lois générales du développement d'une nation; elles sont toujours, et dans une mesure considérable, acquises à la suite de l'action. Nous allons citer quelques exemples pour expliquer cette idée, qui, d'ailleurs, me semble assez claire comme elle

est. Pendant la guerre de Succession d'Autriche [8*], l'armée française a remporté plusieurs victoires brillantes et il semblait que la France était en mesure de contraindre l'Autriche à céder un territoire assez étendu dans ce qui est aujourd'hui la Belgique; mais Louis XV ne revendiqua pas ce territoire parce que, comme il l'a dit, il combattait en tant que roi et non en tant que marchand, et la France n'a rien sorti de la paix d'Aix-la-Chapelle. [9*] Si, cependant, Louis XV avait été un homme de caractère différent, le territoire de la France aurait été élargi et, par conséquent, son développement économique et politique aurait suivi une voie quelque peu différente.

Comme on le sait, la France a mené la guerre de Sept Ans [10*] en alliance avec l'Autriche. On dit que cette alliance a été conclue à la suite de la forte pression de Madame Pompadour, qui avait été extrêmement flattée par le fait que, dans une lettre à elle, fière Maria-Thérèse l'avait appelée « cousine » ou « chère amie » [*bien bonne amie*]. Par conséquent, on peut dire que si Louis XV avait été un homme de morale plus stricte, ou s'il avait moins soumis à l'influence de son favori, Madame Pompadour n'aurait pas pu influencer le cours des événements dans la mesure où elle l'a fait, et ils auraient pris un tour différent.

De plus, la France a échoué dans la guerre de Sept Ans: ses généraux ont subi plusieurs défaites très honteuses. En général, leur conduite était très étrange, c'est le moins que l'on puisse dire. Richelieu se livra au pillage, et Soubise et Broglie s'entraînaient constamment. Par exemple, lorsque Broglie attaquait l'ennemi à Villinghausen, Soubise entendit les coups de feu, mais n'alla pas à l'aide de son camarade, comme cela avait été arrangé, et comme il aurait sans doute dû le faire, et Broglie fut obligé de battre en retraite. [17] Le Soubise extrêmement incompetent jouissait de la protection de la susmentionnée Madame Pompadour. On peut encore dire que si Louis XV avait été moins lascif, ou si son favori s'était abstenu de s'immiscer dans la politique, les événements ne se seraient pas révélés aussi défavorablement pour la France.

Les historiens français disent qu'il n'y avait pas du tout besoin pour la France de faire la guerre au continent européen, et qu'elle aurait dû concentrer tous ses efforts sur la mer pour résister aux empiètements de l'Angleterre sur ses colonies. Le fait qu'elle ait agi différemment était à nouveau dû à l'inévitable Madame Pompadour, qui voulait plaire à « son cher ami », Maria-Theresa. À la suite de la guerre de Sept Ans, la France a perdu ses meilleures colonies, ce qui a sans aucun doute grandement influencé le développement de ses relations économiques. Dans ce cas, la vanité féminine apparaît dans le rôle de l'influent « facteur » de développement économique.

A-t-on besoin d'autres exemples ? Nous citerons un de plus, peut-être le plus étonnant. Pendant la guerre de Sept Ans susmentionnée, en août 1761, les troupes autrichiennes, s'étant unies aux troupes russes en Silésie, entourèrent Frédéric près

de Striegau. La position de Frédéric était désespérée, mais les Alliés tardaient à attaquer, et le général Buturlin, après avoir affronté l'ennemi pendant vingt jours, retira ses troupes de Silésie, ne laissant qu'une partie de ses forces comme renforts pour le général autrichien Laudon. Laudon a capturé Schweidnitz, près duquel Frédéric était campé, mais cette victoire n'avait que peu d'importance. Supposons cependant que Buturlin avait été un homme de caractère plus ferme? Supposons que les Alliés avaient attaqué Frédéric avant qu'il n'ait eu le temps de s'enraciner? Ils l'auraient peut-être mis en déroute, et il aurait été obligé de céder à toutes les demandes des vainqueurs. Et cela s'est produit à peine quelques mois avant une nouvelle circonstance accidentelle, la mort de l'impératrice Elizabeth, a immédiatement changé la situation en faveur de Frédéric. [11*] Nous aimerions demander: Que se serait-il passé, Buturlin aurait été un homme de caractère plus résolu, ou si un homme comme Suvorov avait été à sa place?

En examinant les points de vue des historiens « fatalistes », Sainte-Beuve a donné son expression à une autre opinion qui mérite également l'attention. Dans la revue susmentionnée de **l'histoire de la révolution française** de Mignet, il a soutenu que le cours et l'issue de la Révolution française étaient déterminés, non seulement par les causes générales qui avaient donné naissance à la Révolution, et non seulement par les passions que la Révolution avait éveillées à son tour, mais aussi par de nombreux phénomènes mineurs, qui avaient échappé à l'attention de l'enquêteur, et qui ne faisaient même pas partie des phénomènes sociaux, proprement appelés. Il a écrit:

« Alors que ces passions [éveillées par des phénomènes sociaux] fonctionnaient, les forces physiques et physiologiques de la Nature n'étaient pas inactives: les pierres continuaient à obéir à la loi de la gravité; le sang ne cessait de circuler dans les veines. Le cours des événements n'aurait-il pas changé si Mirabeau, disant, n'était pas mort de fièvre, si Robespierre avait été tué par la chute accidentelle d'une brique ou par un coup d'apoplexie, ou si Bonaparte avait été abattu par une balle? Et oseriez-vous affirmer que le résultat aurait été le même? Compte tenu d'un nombre suffisant d'accidents, semblables à ceux que j'ai supposés, le résultat aurait pu être le contraire de ce qui, selon vous, était inévitable. J'ai le droit d'assumer la possibilité de tels accidents parce qu'ils ne sont exclus ni par les causes générales de la Révolution ni par les passions suscitées par ces causes générales. »

Puis il continue à citer l'observation bien connue selon laquelle l'histoire aurait suivi un cours complètement différent si le nez de Cléopâtre avait été un peu plus court; et, en conclusion, admettant que beaucoup plus pouvait être dit pour défendre le point de vue de Mignet, il montre à nouveau où cet auteur va mal. Mignet attribue uniquement à l'action de causes générales des résultats que beaucoup d'autres causes mineures, sombres et insaisissables avaient contribué à apporter; sa logique sévère, pour ainsi dire, refuse de reconnaître l'existence de tout ce qui lui semble manquer d'ordre et de loi.

VI

Les objections de Sainte-Beuve sont-elles sonores ? Je pense qu'ils contiennent une certaine quantité de vérité. Mais quel montant ? Pour déterminer cela, nous examinerons d'abord l'idée qu'un homme peut « par la décision soudaine de sa volonté » introduire une nouvelle force dans le cours des événements qui est capable de changer considérablement leur cours. Nous avons cité un certain nombre d'exemples, qui, nous pensons, expliquent très bien cela. Réfléchissons à ces exemples.

Tout le monde sait que, sous le règne de Louis XV, les affaires militaires sont passées de moins en moins en France. Comme Henri Martin l'a observé, pendant la guerre de Sept Ans, l'armée française, qui avait toujours de nombreuses prostituées, commerçants et serviteurs dans son train, et qui avait trois fois plus de chevaux de meute que de chevaux de selle, avait plus de ressemblance avec les hordes de Darius et de Xerxès qu'avec les armées de Turenne et Gustave-Adolphe. [18] Archenholtz dit dans son histoire de cette guerre que les officiers français, lorsqu'ils étaient nommés pour le service de garde, ont souvent abandonné leurs postes pour aller danser quelque part dans les environs, et n'ont obéi aux ordres de leurs supérieurs que lorsqu'ils pensaient bon. Cet état diplomatique des affaires militaires était dû à la détérioration de l'aristocratie, qui, cependant, continuait d'occuper tous les postes élevés de l'armée, et à la dislocation générale de « l'ancien ordre », qui dérivait rapidement vers sa mort. Seules ces causes *générales* auraient été tout à fait suffisantes pour rendre défavorable l'issue de la guerre de sept ans à la France. Mais sans doute l'incompétence de généraux comme Soubise augmentait considérablement les chances d'échec pour l'armée française que ces causes générales déjà fournies. Soubise a conservé son poste, grâce à Madame Pompadour; et nous devons donc compter la fière marquise comme l'un des « facteurs » renforçant de manière significative l'influence défavorable de ces causes générales sur la position des affaires françaises.

La marquise de Pompadour était forte non pas par sa propre force, mais par la puissance du roi qui était soumis à sa volonté. Peut-on dire que le caractère de Louis XV était exactement ce qu'il était inévitablement lié, au regard du cours général du développement des relations sociales en France ? Non, étant donné le même cours de développement, un roi aurait pu apparaître à sa place avec une attitude différente envers les femmes. Sainte-Beuve dirait que l'action de causes physiologiques obscures et intangibles était suffisante pour en rendre compte. Et il aurait raison. Mais, si c'est le cas, la conclusion émerge, que ces causes physiologiques obscures, en affectant les progrès et les résultats de la guerre de Sept Ans, ont également affecté en conséquence le développement ultérieur de la France, qui aurait procédé différemment si la guerre de Sept Ans ne l'avait pas privée d'une grande partie de ses colonies. Cette conclusion, nous le demandons alors, ne contredit-elle pas la

conception d'un développement social conforme aux lois ?

Non, pas du moins. L'effet des particularités personnelles dans les cas dont nous avons discuté, est indéniable; mais non moins indéniable est le fait qu'il ne pourrait se produire que *dans les conditions sociales données*. Après la bataille de Rosbach, les Français s'indignent farouchement de la position de Soubise. Chaque jour, elle recevait des nombres de lettres anonymes, pleines de menaces et d'abus. Cela dérangeait très sérieusement madame Pompadour; elle commença à souffrir d'insomnie. [19] Néanmoins, elle continue à protéger Soubise. En 1762, elle lui fait remarquer dans l'une de ses lettres qu'il ne justifiait pas les espoirs qui lui avaient été placés, mais elle ajouta: «N'ayez pas peur, cependant, je prendrai soin de vos intérêts et j'essaierai de vous réconcilier avec le Roi. » [20] Comme vous le voyez, elle n'a pas cédé à l'opinion publique. Pourquoi n'a-t-elle pas cédé ? Probablement parce que la société française de ce jour *n'avait aucun moyen de la contraindre* à le faire. Mais pourquoi la société française de ce jour était-elle incapable de le faire ? Elle en a été empêchée par sa forme d'organisation, qui à son tour, était déterminée par la relation des forces sociales en France à cette époque. C'est donc le rapport des forces sociales qui, en dernière analyse, explique le fait que le caractère de Louis XV, et les caprices de son préféré, pourraient avoir une influence si déplorable sur le sort de la France. Si ce n'était pas le roi qui avait un faible pour le sexe équitable, mais le cuisinier ou le marié du roi, il n'aurait pas eu de signification historique. De toute évidence, ce n'est pas la faiblesse qui est importante ici, mais la position sociale de la personne qui y est atteinte. Le lecteur comprendra que ces arguments peuvent être appliqués à tous les exemples précités. Dans ces arguments, il est nécessaire de ne changer que ce qui doit changer, par exemple, pour mettre la Russie à la place de la France, Buturlin à la place de Soubise, etc. C'est pourquoi nous ne les répéterons pas.

Il s'ensuit donc qu'en vertu de traits particuliers de leur caractère, les individus peuvent influencer le sort de la société. Parfois, cette influence est très considérable; mais la possibilité d'exercer cette influence, et son étendue, sont déterminées par la forme d'organisation de la société, par la relation des forces en son sein. Le caractère d'un individu n'est un « facteur » de développement social que lorsque, quand et dans la mesure où les relations sociales le permettent.

On peut nous dire que l'étendue de l'influence personnelle peut aussi être déterminée par les talents de l'individu. Nous sommes d'accord. Mais l'individu ne peut montrer ses talents que lorsqu'il occupe la position dans la société nécessaire à cela. Pourquoi le sort de la France était-il entre les mains d'un homme qui manquait totalement de la capacité et du désir de servir la société ? Parce que telle était la forme d'organisation de cette société. C'est la forme d'organisation qui, dans une période donnée, détermine le rôle et, par conséquent, la signification sociale qui peut incomber au lot d'individus talentueux ou incompetents.

Mais si le rôle des individus est déterminé par la forme d'organisation de la

société, comment leur influence sociale, qui est déterminée par le rôle qu'elles jouent, peut-elle contredire la conception du développement social en tant que processus exprimant des lois ? Il ne le contredit pas; au contraire, il sert d'une de ses illustrations les plus vives.

Mais ici, nous devons observer ce qui suit. La possibilité – déterminée par la forme d'organisation de la société – que les individus puissent exercer une influence sociale, ouvre la porte à l'influence de ce qu'on appelle *l'accident* sur la destinée historique des nations. La lascivité de Louis XV était une conséquence inévitable de l'état de sa constitution physique, mais par rapport au cours général du développement de la France, l'état de sa constitution était *accidentel*. Néanmoins, comme nous l'avons dit, cela a influencé le sort de la France et a servi d'une des causes qui ont déterminé ce sort. La mort de Mirabeau, bien sûr, était due à des processus pathologiques qui obéissaient à des lois définies. L'inévitabilité de ces processus, cependant, n'est pas née de l'évolution générale du développement de la France, mais de certaines caractéristiques particulières de la constitution du célèbre orateur, et des conditions physiques dans lesquelles il avait contracté sa maladie. En ce qui concerne le cours général du développement de la France, ces caractéristiques et conditions étaient *accidentelles*. Et pourtant, la mort de Mirabeau a influencé le cours ultérieur de la révolution et a servi d'une des causes qui l'ont déterminée.

Encore plus étonnant était l'effet de causes accidentelles dans l'exemple susmentionné de Frédéric II, qui a réussi à s'extirper d'une situation extrêmement difficile uniquement en raison de l'irrésolution de Buturlin. Même en ce qui concerne la cause générale du développement de la Russie, la nomination de Buturlin a peut-être été accidentelle, en ce sens que nous avons défini ce terme, et, bien sûr, elle n'avait aucun rapport avec le cours général du développement de la Prusse. Pourtant, il n'est pas improbable que l'irrésolution de Buturlin sauve Frédéric d'une situation désespérée. Si Suvorov avait été à la place de Buturlin, l'histoire de la Prusse aurait pu suivre un cours différent. Il s'ensuit donc que parfois le sort des nations dépend *d'accidents*, que l'on peut appeler *des accidents du second degré*. « *Dans l'allemand Endlichen ist ein Element des Zufälligen* », a déclaré Hegel (Dans tout ce qui est fini, il y a des éléments accidentels). En science, nous ne traitons que du «finite»; par conséquent, nous pouvons dire que tous les processus étudiés par la science contiennent quelques éléments accidentels. Cela n'empêche-t-il pas la connaissance scientifique des phénomènes ? Non. *L'accident est quelque chose de relatif*. Il n'apparaît qu'au point d'intersection de processus *inévitables*. Pour les habitants du Mexique et du Pérou, l'apparition des Européens en Amérique a été *accidentelle* en ce sens qu'elle n'a pas suivi du développement social de ces pays. Mais la passion pour la navigation qui possédait les Européens de l'Ouest à la fin du Moyen Âge n'était pas accidentelle; le fait que les forces européennes ne surmontaient pas non plus facilement la résistance des indigènes. Les conséquences de la conquête du Mexique et du Pérou par les Européens n'étaient pas non plus accidentelles; en

dernière analyse, ces conséquences étaient déterminées par la conséquence de deux forces: la position économique des pays conquis d'une part, et la position économique des conquérants d'autre part. Et ces forces, comme leur résultat, peuvent servir pleinement d'objets d'investigation scientifique.

Les accidents de la guerre de Sept Ans ont exercé une influence considérable sur l'histoire ultérieure de la Prusse. Mais leur influence aurait été totalement différente à un stade différent du développement de la Prusse. Là aussi, les conséquences accidentelles ont été déterminées par la conséquence de deux forces: les conditions socio-politiques de la Prusse d'une part, et la condition socio-politique des pays européens qui l'ont influencée, d'autre part. Par conséquent, ici aussi, les accidents n'entravent pas le moins du monde l'investigation scientifique des phénomènes.

Nous savons maintenant que les individus exercent souvent une influence considérable sur le sort de la société, mais cette influence est déterminée par la structure interne de cette société et par sa relation avec d'autres sociétés. Mais ce n'est pas tout ce qu'il faut dire sur le rôle de l'individu dans l'histoire. Nous devons aborder cette question d'un autre côté.

Sainte-Beuve pensait qu'il y avait eu un nombre suffisant de causes mesquines et sombres du genre de celles qu'il avait mentionnées, le résultat de la Révolution française aurait été à l'opposé de ce que nous savons qu'il a été. C'est une grande erreur. Peu importe à quel point les causes mesquines, psychologiques et physiologiques ont pu être entrelacées, elles n'auraient en aucun cas éliminé les grands besoins sociaux qui ont donné naissance à la Révolution française; et tant que ces besoins restaient insatisfaits, le mouvement révolutionnaire en France aurait continué. Pour faire du résultat de ce mouvement le contraire de ce qu'il était, les besoins qui l'ont engendré auraient dû être à l'opposé de ce qu'ils étaient; et cela, bien sûr, aucune combinaison de causes mesquines ne serait jamais en mesure d'aboutir.

Les causes de la Révolution française résidaient dans le caractère des *relations sociales*; et les causes mesquines assumées par Sainte-Beuve ne pouvaient résider que dans *les qualités personnelles* des individus. La cause finale des relations sociales réside dans l'état des forces productives. Cela ne dépend des qualités des individus que dans le sens, peut-être, que ces individus possèdent plus ou moins de talent pour apporter des améliorations techniques, des découvertes et des inventions. Sainte-Beuve n'avait pas ces qualités en tête. Aucune autre qualité, cependant, ne permet aux individus d'influencer directement l'état des forces productives, et donc les *relations* sociales qu'ils déterminent, c'est-à-dire les *relations économiques*. Quelles que soient les qualités de l'individu donné, ils ne peuvent pas éliminer les relations économiques données si ces dernières sont conformes à l'état donné des forces productives. Mais les qualités personnelles des individus les rendent plus ou moins aptes à satisfaire les besoins sociaux qui

découlaient des relations économiques données, ou à contrecarrer une telle satisfaction. Le besoin social urgent de la France à la fin du XVIII^e siècle était la substitution aux institutions politiques obsolètes de nouvelles institutions qui seraient plus conformes à son système économique. Les hommes publics les plus en vue et les plus utiles de cette époque étaient ceux qui étaient plus capables que les autres d'aider à satisfaire ce besoin le plus urgent. Nous supposons que Mirabeau, Robespierre et Napoléon étaient des hommes de ce type. Que se serait-il passé si la mort prématurée n'avait pas retiré Mirabeau de l'étape politique? Le parti monarchiste constitutionnel aurait conservé son pouvoir considérable pendant une période plus longue; sa résistance aux républicains aurait donc été plus énergique. Mais c'est tout. Aucun Mirabeau n'aurait pu, à cette époque, éviter le triomphe des républicains. Le pouvoir de Mirabeau reposait entièrement sur la sympathie et la confiance du peuple; mais le peuple voulait une république, comme la Cour l'irritait par sa défense obstinée de l'ordre ancien. Dès que le peuple était convaincu que Mirabeau ne sympathisait pas avec ses efforts républicains, il aurait cessé de sympathiser avec lui; et alors le grand orateur aurait perdu presque toute influence, et selon toute probabilité aurait été victime du mouvement même qu'il aurait vainement essayé de vérifier. Environ la même chose peut être dite à propos de Robespierre. Supposons qu'il était une force absolument indispensable dans son parti; mais même ainsi, il n'était pas la seule force. Si la chute accidentelle d'une brique l'avait tué, disons, en janvier 1793 [12*], sa place aurait, bien sûr, été prise par quelqu'un d'autre, et bien que cette personne aurait pu lui être inférieure à tous égards, néanmoins, les événements auraient suivi *le même cours* que lorsque Robespierre était vivant. Par exemple, même dans ces circonstances, la Gironde [13*] n'aurait probablement pas échappé à la défaite; mais il est possible que le parti de Robespierre aurait perdu le pouvoir un peu plus tôt et que nous parlions maintenant, non pas de la réaction de Thermidor, mais de la réaction Floréal, Prairial ou Messidor. [14*] Peut-être que certains diront qu'avec son inexorable Terreur, Robespierre n'a pas retardé mais a précipité la chute de son parti. Nous ne nous arrêterons pas à examiner cette supposition ici; nous l'accepterons comme si c'était tout à fait sain. Dans ce cas, nous devons supposer que le parti de Robespierre ne serait pas tombé dans Thermidor, mais dans Fructidor, Vendémiaire ou Brumaire. En bref, il a peut-être chuté tôt ou peut-être plus tard, mais il serait certainement tombé, parce que la section du peuple qui soutenait le parti de Robespierre n'était pas totalement préparée à détenir le pouvoir pendant une période prolongée. En tout état de cause, les résultats « opposés » à ceux qui sont nés de l'action énergique de Robespierre sont hors de question.

Ils n'auraient pas non plus pu surgir même si Bonaparte avait été abattu par une balle, disons, à la bataille d'Arcole. [15*] Ce qu'il a fait dans les campagnes italiennes et autres autres généraux aurait fait. Ils n'auraient probablement pas montré le même talent qu'il l'a fait, et n'auraient pas remporté de victoires aussi brillantes; néanmoins la République française serait sortie victorieuse des guerres qu'elle a

menées à cette époque, parce que ses soldats étaient incomparablement les meilleurs d'Europe. Quant au 18ème de Brumaire [16*] et son influence sur la vie interne de la France, ici aussi, *en substance*, le cours général et l'issue des événements auraient probablement été les mêmes qu'ils étaient sous Napoléon. La République, mortellement blessée par les événements du 9ème de Thermidor, mourait lentement. Le Directoire [17*] était incapable de rétablir l'ordre que la bourgeoisie, s'étant débarrassée de la domination de l'aristocratie, désirait maintenant surtout. Pour rétablir l'ordre, une « *bonne épée* », comme l'a exprimé Siéyès, était nécessaire. Au début, on pensait que le général Jourdan servirait dans ce rôle vertueux, mais quand il a été tué à Novi, les noms de Moreau, MacDonald et Bernadotte ont été mentionnés. [21] Bonaparte n'a été mentionné que plus tard: et s'il avait été tué, comme Jourdan, il n'aurait pas été mentionné du tout, et une autre «épée» aurait été mise en avant. Il va sans dire que l'homme que les événements avaient élevé à la position de dictateur devait aspirer inlassablement au pouvoir lui-même, poussant énergiquement de côté et écrasant impitoyablement tous ceux qui se dressaient sur son chemin. Bonaparte était un homme d'énergie de fer et était sans remords dans la poursuite de son but. Mais il n'y avait pas quelques égoïstes énergiques, talentueux et ambitieux à cette époque à part lui. La place que Bonaparte a réussi à occuper ne serait probablement pas restée vacante. Supposons que l'autre général qui avait assuré ce lieu aurait été plus paisible que Napoléon, qu'il n'aurait pas réveillé toute l'Europe contre lui-même, et donc, serait mort dans les Tuileries et non sur l'île de Saint. Helena. Dans ce cas, les Bourbons ne seraient pas du tout retournés en France; pour eux, un tel résultat aurait certainement été «l'inverse» de ce qu'il était. Dans son rapport à la vie interne de la France dans son ensemble, cependant, ce résultat aurait peu différé du résultat réel. Après que la « *bonne épée* » eut rétabli l'ordre et avait consolidé le pouvoir de la bourgeoisie, cette dernière se serait bientôt fatiguée de ses habitudes de caserne-salle et de son despotisme. Un mouvement libéral aurait surgi, semblable à celui qui a surgi après la Restauration; le combat aurait progressivement éclaté, et comme de «bonnes épées» ne se distinguent pas pour leur nature cédante, le vertueux Louis-Philippe serait peut-être monté sur le trône de ses parents bien-aimés, non pas en 1830, mais en 1820, ou en 1825. Tous ces changements dans le cours des événements pourraient, dans une certaine mesure, avoir influencé la vie politique qui a suivi, et à travers elle, la vie économique de l'Europe. Néanmoins, en aucun cas l'issue finale du mouvement révolutionnaire n'aurait été « contraire » à ce qu'il était. En raison des qualités spécifiques de leur esprit et de leurs personnages, les individus influents peuvent changer les *caractéristiques individuelles des événements et certaines de leurs conséquences particulières*, mais ils ne peuvent pas changer leur *tendance* générale, qui est déterminée par d'autres forces.

VII

En outre, nous devons également noter ce qui suit. En discutant du rôle que jouent les grands hommes dans l'histoire, nous sommes presque toujours victimes d'une sorte d'illusion d'optique, à laquelle il sera utile d'attirer l'attention du lecteur.

En sortant dans le rôle de la « bonne épée » pour sauver l'ordre public, Napoléon a empêché tous les autres généraux de jouer ce rôle, et certains d'entre eux auraient pu l'accomplir de la même manière, ou presque de la même manière, qu'il l'a fait. Une fois que le besoin public d'un dirigeant militaire énergique a été satisfait, l'organisation sociale a interdit la route vers la position de dirigeant militaire pour tous les autres soldats talentueux. Sa puissance est devenue une puissance défavorable à l'apparition d'autres talents d'un genre similaire. C'est la cause de l'illusion d'optique, que nous avons mentionnée. Le pouvoir personnel de Napoléon se présente à nous sous une forme extrêmement magnifiée, car nous mettons à son compte le pouvoir social qui l'avait amené au front et l'avait soutenu. Le pouvoir de Napoléon nous apparaît comme quelque chose d'assez exceptionnel parce que les autres puissances semblables à elle ne passaient pas du potentiel au réel. Et quand on nous demande: «Que se serait-il passé s'il n'y avait pas eu Napoléon?» notre *imagination* devient confuse et il nous semble que sans lui le mouvement social sur lequel son pouvoir et son influence étaient fondés n'auraient pas pu avoir lieu.

Dans l'histoire du développement de l'intellect humain, le succès de certains individus entrave beaucoup plus rarement le succès d'un autre individu. Mais même ici, nous ne sommes pas libres de l'illusion d'optique susmentionnée. Lorsqu'un état de société donné pose certains problèmes devant ses représentants intellectuels, l'attention des esprits de premier plan est concentrée sur eux jusqu'à ce que ces problèmes soient résolus. Dès qu'ils ont réussi à les résoudre, leur attention est transférée à un autre objet. En résolvant un problème, un talent donné A détourne l'attention du talent B du problème déjà résolu vers un autre problème. Et quand on nous demande: Que se serait-il passé si A était mort avant qu'il n'ait résolu le problème X? – nous imaginons que le fil du développement de l'intellect humain aurait été brisé. Nous oublions que si A était mort B, ou C, ou D aurait pu s'attaquer au problème, et le fil du développement intellectuel serait resté intact malgré la disparition prématurée de A.

Pour qu'un homme qui possède un type particulier de talent puisse, par son moyen, influencer grandement le cours des événements, deux conditions sont nécessaires. Premièrement, ce talent doit le rendre plus conforme aux besoins sociaux de l'époque donnée que quiconque: si Napoléon avait possédé les dons musicaux de Beethoven au lieu de son propre génie militaire, il ne serait pas, bien sûr, devenu empereur. Deuxièmement, l'ordre social existant ne doit pas interdire la route à la personne possédant le talent qui est nécessaire et utile précisément au moment donné. Ce très *Napoléon* serait mort comme le général à peine connu, ou colonel, *Bonaparte* si l'ordre ancien en France existait encore soixante-quinze ans.

[22] En 1789, Davout, Desaix, Marmont et MacDonald étaient des subalternes; Bernadotte était un *sergent-major*; Hoche, Marceau, Lefebvre, Pichegru, Ney, Masséna, Murat et Soult étaient *des officiers sous-officiers*; Augereau était un *maître d'escrime*; Lannes était un *joueur de théâtre*, Gouvion Saint-Cyr était un *acteur*; *peddlerbarbercompositorlaw studentsarchitect* [23]

Si l'ordre ancien avait continué à exister jusqu'à nos jours, il n'en serait jamais venu à l'esprit d'aucun d'entre nous qu'en France, à la fin du siècle dernier, certains acteurs, compositeurs, barbiers, dyrs, avocats, colporteurs et maîtres d'escrime avaient été des génies militaires potentiels. [24]

Stendhal observa qu'un homme qui est né en même temps que Titien, c'est-à-dire en 1477, aurait pu vivre quarante ans avec Raphaël, qui est mort en 1520, et avec Léonard de Vinci, mort en 1519; qu'il aurait pu passer de nombreuses années avec Corregio, qui est mort en 1534, et avec Michel-Ange, qui a vécu jusqu'en 1563; qu'il n'aurait pas été plus de trente-quatre ans [25] De même, on peut dire qu'un homme qui est né la même année que Wouwermann aurait pu connaître personnellement presque tous les grands peintres néerlandais [26]; et un homme du même âge que Shakespeare aurait été le contemporain d'un certain nombre de dramaturges remarquables. [27]

On observe depuis longtemps que de grands talents apparaissent partout, chaque fois que les conditions sociales favorables à leur développement existent. Cela signifie que chaque homme de talent qui *apparaît réellement*, c'est-à-dire chaque homme de talent qui devient une *force sociale*, est le produit des *relations sociales*. Puisque c'est le cas, il est clair pourquoi les gens talentueux peuvent, comme nous l'avons dit, ne changer que les caractéristiques individuelles des événements, mais pas leur tendance générale; *ils sont eux-mêmes le produit de cette tendance; si ce n'était pour cette tendance, ils n'auraient jamais franchi le seuil qui divise le potentiel du réel.*

Il va sans dire qu'il y a du talent et du talent. « Lorsqu'une nouvelle étape dans le développement de la civilisation appelle à être une nouvelle forme d'art, dit à juste titre Taine, des dizaines de talents qui n'expriment qu'à moitié la pensée sociale apparaissent autour d'un ou deux génies qui l'expriment parfaitement. » [28] Si, en raison de certaines causes mécaniques ou physiologiques non liées au déroulement général du développement socio-politique et intellectuel de l'Italie, Raphaël, Michel-Ange et Léonard de Vinci étaient morts à leurs débuts, l'art italien aurait été moins parfait, mais la tendance générale de son développement dans la période de la Renaissance serait restée la même. Raphaël, Léonard de Vinci et Michel-Ange n'ont pas créé cette tendance; ils n'étaient que ses meilleurs représentants. Certes, généralement une école entière surgit autour d'un homme de génie, et ses élèves essaient de copier ses méthodes dans les moindres détails; c'est pourquoi l'écart qui aurait été laissé dans l'art italien dans la période de la Renaissance par la mort

prématurée de Raphaël, Michel-Ange et Léonard de Vinci aurait fortement influencé beaucoup des caractéristiques secondaires de son histoire ultérieure. Mais en substance, il n'y aurait pas eu de changement dans cette histoire, à condition qu'il n'y ait pas eu de changement important dans le cours général du développement intellectuel de l'Italie en raison de causes générales.

Il est cependant bien connu que les différences quantitatives se transforment finalement en différences qualitatives. C'est vrai partout, et c'est donc vrai dans l'histoire. Une tendance donnée dans l'art peut rester sans aucune expression remarquable si une combinaison défavorable de circonstances emporte, l'une après l'autre, plusieurs personnes talentueuses qui auraient pu lui donner l'expression. Mais la mort prématurée de personnes aussi talentueuses ne peut empêcher l'expression artistique de cette tendance que si elle est trop peu profonde pour produire de nouveaux talents. Comme, cependant, la profondeur de toute tendance donnée dans la littérature et l'art est déterminée par son importance pour la classe, ou strate, dont elle exprime les goûts, et par le rôle social joué par cette classe ou cette strate, ici aussi, en dernière analyse, tout dépend du cours du développement social et du rapport des forces sociales.

VIII

Ainsi, les qualités personnelles des personnes dirigeantes déterminent les caractéristiques individuelles des événements historiques; et l'élément accidentel, en ce sens que nous avons indiqué, joue toujours un rôle au cours de ces événements, dont la tendance est déterminée en dernière analyse par des causes dites générales, c'est-à-dire en fait par le développement de forces productives et les relations mutuelles entre les hommes dans le processus socio-économique de la production. Les phénomènes occasionnels et les qualités personnelles des personnes célèbres sont toujours beaucoup plus perceptibles que des causes générales profondes. Le XVIII^e siècle ne réfléchit qu'à peu de ces causes générales, et affirma que l'histoire s'expliquait par les actions conscientes et les « passions » des personnages historiques. Les philosophes de ce siècle ont affirmé que l'histoire aurait pu suivre une voie tout à fait différente en raison des causes les plus insignifiantes; par exemple, si un « atome » avait commencé à jouer **des farces** dans la tête de certains dirigeants (une idée exprimée plus d'une fois dans **le Système de la Nature**).

Les adeptes de la nouvelle tendance de la science de l'histoire ont commencé à soutenir que l'histoire n'aurait pas pu suivre d'autre cours que celui qu'elle a suivi, malgré tous les « atomes ». S'efforçant de souligner autant que possible l'effet des causes générales, ils ont ignoré les qualités personnelles des personnages historiques. Selon leur argumentation, les événements historiques n'auraient pas été

affectés le moins du monde par la substitution de certaines personnes à d'autres, plus ou moins capables. [29] Mais si nous faisons une telle hypothèse, alors nous devons admettre que *l'élément personnel n'a aucune signification dans l'histoire*, et que tout peut être réduit au fonctionnement de causes générales, aux lois générales du progrès historique. Ce serait aller à un extrême qui ne laisse aucune place à la particule de vérité contenue dans l'opinion opposée. C'est précisément pour cette raison que l'opinion opposée a conservé un droit à l'existence. La collision entre ces deux opinions a pris la forme d'une antinomie, dont la première partie était des lois générales, et la seconde partie était les activités des individus. Du point de vue de la deuxième partie de l'antinomie, l'histoire était simplement une chaîne d'accidents; du point de vue de la première partie, il semblait que même les caractéristiques individuelles des événements historiques étaient déterminées par le fonctionnement de causes générales. Mais si les caractéristiques individuelles des événements sont déterminées par l'influence de causes générales et ne dépendent pas des qualités personnelles des personnages historiques, il s'ensuit que ces caractéristiques sont *déterminées par des causes générales* et ne peuvent pas être changées, peu importe à quel point ces personnages peuvent changer. Ainsi, la théorie prend un caractère *fataliste*.

Cela n'a pas échappé à l'attention de ses adversaires. Sainte-Beuve compare la conception de l'histoire de Mignet avec celle de Bossuet. Bossuet pensait que la force qui fait que les événements historiques se déroulent vient d'en haut, que les événements servent à exprimer la volonté divine. Mignet a cherché cette force dans les passions humaines, qui sont exposées dans les événements historiques aussi inexorablement et immuablement que les forces de la Nature. Mais tous deux considéraient l'histoire comme une chaîne de phénomènes qui n'auraient pas pu être différents, peu importe dans quelles circonstances; tous deux étaient fatalistes; à cet égard, le philosophe n'était pas très éloigné du prêtre (*le philosophe se rapproche du prêtre*).

Ce reproche était justifié tant que la doctrine, que les phénomènes sociaux se conformaient à certaines lois, réduisait l'influence des qualités personnelles des individus historiques de premier plan à un chiffre. Et l'impression faite par ce reproche était d'autant plus forte que les historiens de la nouvelle école, comme les historiens et les philosophes du XVIIIe siècle, considéraient la *nature humaine* comme une instance supérieure, à partir de laquelle jaillissaient toutes les *causes générales* du mouvement historique, et auxquelles ils étaient subordonnés. Comme la Révolution française avait montré que les événements historiques ne sont pas déterminés par les actions *conscientes* des hommes seuls, Mignet et Guizot, et les autres historiens de la même tendance, mettent en avant l'effet des *passions*, qui se rebellaient souvent contre tout contrôle de l'esprit. Mais si les passions sont la cause finale et la plus générale des événements historiques, alors pourquoi Sainte-Beuve a-t-elle tort d'affirmer que le résultat de la Révolution française aurait pu être le

contraire de ce que nous savons qu'il y avait des individus capables d'imprégner le peuple français de passions opposés à ceux qui les avaient excités ? Mignet aurait dit: Parce que d'autres passions n'auraient pas pu exciter le peuple français à cette époque en raison des qualités mêmes de la nature humaine. Dans un certain sens, cela aurait été vrai. Mais cette vérité aurait eu une teinte fortement fataliste, car elle aurait été à égalité avec la thèse que l'histoire de l'humanité, dans tous ses détails, est prédéterminée par les qualités *générales* de la nature humaine. Le fatalisme serait apparu ici à la suite de la disparition de *l'individu en général*. D'ailleurs, c'est toujours le résultat d'une telle disparition. Il est dit: «Si tous les phénomènes sociaux sont inévitables, alors nos activités ne peuvent pas avoir de signification.» C'est une idée correcte formulée à tort. Nous devrions dire: si tout se produit à la suite du *général*, alors *l'individu*, y compris mes efforts, n'a aucune signification. Cette déduction est correcte, mais elle est mal utilisée. Il est insensé lorsqu'il est appliqué à la conception matérialiste moderne de l'histoire, dans laquelle il y a de la place aussi pour *l'individu*. Mais c'était justifié lorsqu'il était appliqué aux points de vue des historiens français dans la période de la Restauration.

À l'heure actuelle, la nature humaine ne peut plus être considérée comme la cause finale et la plus générale du progrès historique: si elle est constante, alors elle ne peut pas expliquer le cours extrêmement changeant de l'histoire; si elle est changeable, alors évidemment ses changements sont eux-mêmes déterminés par le progrès historique. À l'heure actuelle, nous devons considérer le développement des forces productives comme la cause finale et la plus générale du progrès historique de l'humanité, et ce sont ces forces productives qui déterminent les changements consécutifs dans les relations sociales des hommes. Parallèlement à cette cause *générale*, il y a *des causes particulières*, c'est-à-dire *la situation historique* dans laquelle se déroule le développement des forces productives d'une nation donnée et qui, en dernière analyse, est elle-même créée par le développement de ces forces parmi d'autres nations, c'est-à-dire la même cause générale.

Enfin, l'influence des causes *particulières* est complétée par le fonctionnement de causes *individuelles*, c'est-à-dire les qualités personnelles des hommes publics et d'autres «accidents», grâce auxquels les événements assument enfin leurs *caractéristiques individuelles*. Les causes individuelles ne peuvent entraîner de changements fondamentaux dans le fonctionnement de causes *générales et particulières* qui, de plus, déterminent la tendance et les limites de l'influence des causes individuelles. Néanmoins, il ne fait aucun doute que l'histoire aurait eu des caractéristiques différentes si les causes individuelles qui l'avaient influencé avaient été remplacées par d'autres causes du même ordre.

Monod et Lamprecht adhèrent toujours au point de vue de la nature humaine. Lamprecht a catégoriquement, et plus d'une fois, déclaré qu'à son avis la mentalité sociale est la cause fondamentale des phénomènes historiques. C'est une grande

erreur, et à la suite de cette erreur, le désir, très louable en soi, de prendre en compte la somme totale de la vie sociale ne peut conduire qu'à un éclectisme vapide ou, parmi les plus cohérents, aux arguments de Kablitz concernant la signification relative de l'esprit et des sens.

Mais revenons à notre sujet. Un grand homme est grand non pas parce que ses qualités personnelles donnent des traits individuels à de grands événements historiques, mais parce qu'il possède des qualités qui le rendent le plus capable de servir les grands besoins sociaux de son temps, des besoins qui sont apparus à la suite de causes générales et particulières. Carlyle, dans son livre bien connu sur les héros et le culte du héros, appelle les grands hommes *débutants*. C'est une description très appropriée. Un grand homme est précisément un débutant parce qu'il voit *plus loin* que les autres, et désire les choses *plus fortement* que les autres. Il résout les problèmes scientifiques soulevés par le processus précédent de développement intellectuel de la société; il pointe les nouveaux besoins sociaux créés par le développement précédent des relations sociales; il prend l'initiative de satisfaire ces besoins. C'est un héros. Mais il n'est pas un héros dans le sens où il peut arrêter, ou changer, le cours naturel des choses, mais dans le sens où ses activités sont la conscience et la libre expression de cette voie inévitable et inconsciente. Ici réside toute sa signification; ici réside toute sa puissance. Mais cette signification est colossale, et le pouvoir est terrible.

Bismarck a dit que nous ne pouvons pas entrer dans l'histoire et que nous devons attendre pendant qu'elle est faite. Mais qui fait l'histoire ? Elle est faite par *l'homme social*, qui est son *seul* « *facteur* ». L'homme social crée ses propres relations, c'est-à-dire sociales. Mais si dans une période donnée, il crée des relations données et non d'autres, il doit y avoir une cause à cela, bien sûr; elle est déterminée par l'état de ses forces productives. Aucun grand homme ne peut imposer des relations de société qui *ne* sont *plus* conformes à l'état de ces forces, ou qui *ne* leur sont *pas encore* conformes. En ce sens, en effet, il ne peut pas entrer dans l'histoire, et en ce sens il ferait avancer les mains de son horloge en vain; il ne hâterait pas le passage du temps, ni ne le retournerait. Ici Lamprecht a tout à fait raison: même à la hauteur de son pouvoir, Bismarck ne pouvait pas amener l'Allemagne à revenir à l'économie naturelle.

Les relations sociales ont leur logique inhérente: tant que les gens vivent dans des relations mutuelles données, ils vont enrouler, penser et agir d'une manière donnée, et aucun autre. Les tentatives des hommes publics de lutter contre cette logique seraient également infructueuses; le cours naturel des choses (c'est-à-dire cette logique de relations sociales) réduirait tous ses efforts à rien. Mais si je sais dans quelle direction les relations sociales changent en raison de changements donnés dans le processus socio-économique de la production, je sais aussi dans quelle direction la mentalité sociale change; par conséquent, je suis capable de l'influencer.

Influencer la mentalité sociale, c'est influencer les événements historiques. Par conséquent, dans un certain sens, je *peux faire l'histoire*, et il n'y a pas besoin que j'attende pendant que « elle est faite ».

Monod croit que les événements et les individus vraiment importants dans l'histoire ne sont importants que comme signes et symboles du développement des institutions et des conditions économiques. C'est une idée correcte, bien qu'inexactement exprimée, mais précisément parce que cette idée est correcte, il est faux de s'opposer aux activités des grands hommes à « la *lente progression* » des conditions et des institutions mentionnées. Les changements plus ou moins lents dans les « conditions économiques » confrontent périodiquement la société à la nécessité de changer plus ou moins rapidement ses institutions. Ce changement n'a jamais lieu « par lui-même »; il a toujours besoin de l'intervention des *hommes*, qui sont ainsi confrontés à de grands problèmes sociaux. Et ce sont ces hommes qui font plus que d'autres pour faciliter la solution de ces problèmes qui sont appelés grands hommes. Mais *résoudre un problème* ne signifie pas être seulement un « symbole » et un « signe » du fait qu'il a été résolu.

Nous pensons que Monod s'est opposé à l'un à l'autre principalement parce qu'il a été emporté par l'agréable mot d'ordre, « *lent* ». Beaucoup d'évolutionnistes modernes sont très friands de ce mot d'ordre. *Psychologiquement*, cette passion est compréhensible: elle surgit *inévitablement* dans le milieu respectable de la modération et de la ponctuosité ... Mais *logiquement*, il ne fait pas l'objet d'un examen, comme Hegel l'a prouvé.

Et ce n'est pas seulement pour les « débutants », pas seulement pour les « grands » hommes qu'un vaste champ d'activité est ouvert. Il est ouvert à tous ceux qui ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et des cœurs pour aimer leurs voisins. Le concept *est un* concept relatif. Au sens éthique, chaque homme est grand qui, pour reprendre l'expression biblique, « pose sa vie pour son ami ».

Haut de la page

Notes de bas de page

1. Un Français du XVII^e siècle aurait été surpris de cette combinaison de matérialisme et de dogme religieux. En Angleterre, personne ne le trouvait étrange. Priestley lui-même était très religieux. Différents pays, différentes coutumes.

2. Cf. son **Histoire de la littérature française**, Vol.I.

3. Il est bien connu que, selon les doctrines de Calvin, toutes les actions des hommes sont prédéterminées par Dieu: «*Par prédestination, nous entendons le décret éternel de Dieu,*

par lequel il a ordonné en lui-même ce que cela comporte arrivera à chaque homme» (**Institutio**, Livre III, Ch.5). Selon la même doctrine, Dieu choisit certains de ses serviteurs pour libérer injustement les peuples opprimés. Celui-là était Moïse, qui a libéré le peuple d'Israël. Tout va pour montrer que Cromwell se considérait aussi comme un tel instrument de Dieu; il a toujours appelé ses actions les fruits de la volonté de Dieu, et probablement, il était très sincèrement convaincu qu'ils l'étaient ainsi. *Pour lui*, toutes ces actions étaient *colorées par nécessité au préalable*. Cela ne l'a pas empêché de chercher la victoire après la victoire, cela a même donné à cette lutte une puissance indomptable.

4. I.e. Marxisme. – *Trans.*

5. « C'est comme si l'aiguille de la boussole prenait plaisir à se tourner vers le nord, croyant que son mouvement était indépendant de toute autre cause, et ignorant les mouvements imperceptibles de la matière magnétique. » Leibnitz, **Théodicée**, Lausanne 1760, p.598.

6. Nous allons citer un autre exemple, qui illustre de manière frappante à quel point les gens de cette catégorie se sentent fortement. Dans une lettre à son professeur, Calvin, Renée, duchesse de Ferrare (de la maison de Louis XII) écrivait comme suit: «Non, je n'ai pas oublié ce que vous m'avez écrit: que David a porté une haine mortelle envers les ennemis de Dieu. Et je n'agirai jamais différemment, car si je savais que le Roi, mon père, la Reine, ma mère, le défunt seigneur, mon mari (*feu monsieur mon mari*) et tous mes enfants avaient été chassés par Dieu, je les détesterais avec une haine mortelle et je leur souhaiterais en Enfer. » etc. Quelle terrible énergie, tout-destructrice, les gens qui se sentaient comme ça pourraient montrer! Et pourtant, ces gens ont nié qu'il y avait une chose comme le libre arbitre.

7. C'est-à-dire les marxistes. – *Trans.*

8. "Necessity becomes freedom, not by disappearing, but only by the external expression of their inner identity." Hegel, **Wissenschaft der Logik**, Nürnberg 1816, zweites Buch, S.281.

8a. As the same old Hegel put it splendidly elsewhere: "Freedom is nothing more than the assertion of self" (**Philosophie der Religion**, in **Werke**, Bd.12, S.198).

9. In our striving for a synthesis, we were forestalled by the same Mr. Kareyev. Unfortunately, however, he went no farther than to admit the truism that man consists of a soul and a body.

10. Leaving aside Lamprecht's other philosophical and historical essays, we refer to his essay, *Der Ausgang des geschichtswissenschaftlichen Kampfes*, **Die Zukunft**, 1897, No.41.

11. **Œuvres Complètes de l'abbé de Mably**, London 1783 (Vol.IV), 3, 14-22, 24 et 192.

12. **Ibid.**, p.101.

13. Compare his first letter on **l'Histoire de France** with **l'Essai sur le genre dramatique sérieux** in the first volume of **Œuvres complètes de Beaumarchais**.

14. **Œuvres complètes de Chateaubriand**, Paris 1804, VII, p.58. We also recommend the next page to the reader; one might think that it was written by Mr. N. Mikhailevsky.

15. Cf. *Considérations sur l'histoire de France*, appendix to **Récits des temps**

Mérévingiens, Paris 1840, p.72.

16. In a review of the third edition of Mignet's **History of the French Revolution**, Sainte-Beuve characterised that historian's attitude towards great men as follows: "In face of the vast and profound popular emotions which he had to describe, and of the impotence and nullity to which the sublimest genius and the saintliest virtue are reduced when the masses arise, he was seized with pity for men as individuals, could see in them, taken in isolation, only their weakness, and would not allow them to be capable of effective action, except through union with the multitude."

17. Incidentally, others say that Broglie was to blame for not waiting for his comrade, as he did not want to share the laurels of victory with him. This makes no difference to us, as it does not alter the case in the least.

18. **Histoire de France**, 4-ème edition, t.XV, pp.520-1.

19. Cf. **Mémoires de madame du Hausset**, Paris 1824, p.181.

20. Cf. **Lettres de la marquise de Pompadour**, London 1772, t.I.

21. **La vie en France sous le premier Empire** by de Broc, Paris 1895, pp.35-6 *et seq.*

22. Probably Napoleon would have gone to Russia, *where he had intended to go just a few years before the Revolution*. Here, no doubt, he would have distinguished himself in action against the Turks or the Caucasian highlanders, but nobody here would have thought that this poor, but capable, officer could, under favourable circumstances, have become the ruler of the world.

23. Cf. **Histoire de France**, V. Duruy, Paris 1893, t.II, pp.524-5.

24. In the reign of Louis XV, only one representative of the third estate, Chevert, could rise to the rank of lieutenant-general. In the reign of Louis XVI it was even more difficult for members of this estate to make a military career. Cf. Rambeaud, **Histoire de la civilisation française**, 6th edition, t.II, p.226.

25. **Histoire de la Peinture en Italie**, Paris 1889, pp.23-5.

26. Terburg, Brower and Rembrandt were born in 1608; Adrian Van-Ostade and Ferdinand Bol were born in 1610; Van der Holst and Gerard Dow were born in 1615; Wouwermann was born in 1620; Wemiks, Everdingen and Painaker were born in 1621; Bergham was born in 1624 and Paul Potter in 1629; Jan Steen was born in 1626; Ruisdal and Metsu were born in 1630; Van der Haiden was born in 1637; Hobbema was born in 1638 and Adrian Van der Velde was born in 1639.

27. "Shakespeare, Beaumont, Fletcher, Jonson, Webster, Massinger, Ford, Middleton and Heywood, who appeared at the same time, or following each other, represented the new generation which, owing to its favourable position, flourished on the soil which had been prepared by the efforts of the preceding generation." Taine, **Histoire de la littérature anglaise**, Paris 1863, t.I, p.468.

28. Taine, **Histoire de la littérature anglaise**, Paris 1863, t.II, p.5

29. According to their argument, i.e. when they began to discuss the tendency of historical events to conform to laws. When, however, some of them simply described these phenomena, they sometimes ascribed even exaggerated significance to the personal element. What interests us now, however, are not their descriptions, but their arguments.

* * *

Notes

1*. The reference is to N.K. Mikhailovsky, who responded to the publication of Kablitz's article in his **Literary Notes for 1878**.

2*. *Christian necessarians* – a Christian sect which maintained that the will is not free and that moral creatures do not act freely but according to necessity.

3*. *Subjectivists* – adherents of the subjective method in sociology, who denied the objective nature of the laws of social development and reduced history to the activities of individual heroes, "outstanding personalities". In the second half of the nineteenth century the subjective method in sociology was represented in Russia by the liberal Narodniks, N.K. Mikhailovsky among them.

4*. Plekhanov is referring to I.S. Turgenev's story *Hamlet of Shchigrov Uyezd*".

5*. *Acacii Acacievich* – a character in Gogol's story *A Greatcoat*.

6*. France was defeated in the Franco-Prussian War of 1870-71.

7*. **Le Globe** – un magazine fondé à Paris en 1824. Il a cessé sa publication en 1832.

8*. *La guerre de succession autrichienne (1740-48)* a été menée par l'Autriche, soutenue par la Grande-Bretagne, la Hollande et la Russie, contre la Prusse, l'Espagne, la France et certains États allemands et italiens. Après la mort de l'empereur Karl VI, les opposants autrichiens ont revendiqué une partie de ses territoires. La guerre a conduit l'Autriche à perdre la majeure partie de la Silésie industrielle, qui a été annexée par la Prusse, et plusieurs territoires en Italie.

9*. Selon les termes du *traité de paix d'Aix-la-Chapelle (1748)*, la France a dû céder tous les territoires annexés par elle aux Pays-Bas.

10*. *La guerre de Sept Ans (1756-63)* a été menée entre deux groupes d'États: l'un comprenant la Prusse, la Grande-Bretagne et le Portugal, et l'autre, la France, l'Autriche, la Russie, la Saxe et la Suède. Les principales causes de la guerre étaient les tentatives de l'Autriche de reconquérir la Silésie qu'elle avait perdue dans la guerre de Succession d'Autriche, ainsi que la rivalité anglo-française sur les colonies au Canada et en Inde. La guerre a donné à la Grande-Bretagne le Canada et l'Inde.

11*. L'adhésion de Pierre III de Russie, qui vénérail Frédéric II et refusa de poursuivre la guerre contre la Prusse, a facilité le maintien de la Silésie par la Prusse.

12*. Le roi Louis XVI a été guillotiné le 21 janvier 1793.

13*. *La Gironde* – un parti de la grande bourgeoisie au temps de la Révolution française,

14*. *La réaction de Thermidor* – la période de réaction politique et sociale à la suite du coup d'État contre-révolutionnaire en France le 27 juillet 1794 (9 Thermidor), qui a mis fin à la dictature jacobine, son chef Robespierre étant exécuté.

Thermidor, Floréal, Prairial, Messidor, Brumaire, etc. – noms de mois du calendrier républicain introduits par la Convention à l'automne 1793.

15*. *La bataille d'Arcole*, menée entre les armées française et autrichienne, a lieu les 15 et 17 novembre 1796.

16*. *Le 18e Brumaire (9 novembre) 1799* – le jour du coup d'État effectué par Napoléon Bonaparte; le Directoire a été remplacé par le Consulat, puis conduit à l'établissement de l'Empire.

17*. *Le Directoire* – le gouvernement établi en France après le coup d'État du 9 Thermidor (27 juillet). Elle dura d'octobre 1795 à novembre 1799.

Haut de la page

Dernière mise à jour sur 9.10.2007